



Helen
KIRKMAN

LA PRINCESSE
CELTE

roman

Victoria

À PROPOS DE L'AUTEUR

Née en Angleterre, Helen Kirkman déménage avec sa famille en Nouvelle-Zélande à l'âge de treize ans. D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle a toujours écrit : à la maison, à l'école, pendant ses pauses déjeuner au travail, sur le dos d'une enveloppe dans les files d'attente... Ses romances à l'écriture sensible, érudite et libre sont régulièrement dans les listes des meilleures ventes.

Collection : VICTORIA

Titre original :
EMBERS

Ce roman a déjà été publié en 2012

© 2004, Helen Kirkman.

© 2012, 2019, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © TREVILLION IMAGES/SUSAN FOX/TREVILLION

Réalisation graphique couverture :

E. COURTECUISSÉ (HarperCollins France)

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-2131-7 — ISSN 2493-013X

HELEN KIRKMAN

La princesse celte

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Saint-Folquin

Victoria

 HARLEQUIN

Chapitre 1

Dans le Wessex, en l'année 716

Il n'était venu que pour elle, ce démon de feu.

Dans la salle d'accueil du couvent, l'aumônier et les religieuses s'étaient retirés et s'appuyaient aux murs, épouvantés. Alina seule demeurait à sa place, au centre de la pièce. L'intrus, elle le connaissait.

— Cette femme m'appartient, proclama-t-il d'une voix forte. Je vais l'emmener avec moi. Malheur à qui tenterait de m'en empêcher !

Alina, pétrifiée, ne respirait plus. Il ne s'exprimait jamais en vain, cet être de violence et de lumière, cet Hercule dont aucun obstacle n'entravait la course. Pour en avoir déjà éprouvé les effets, elle ne doutait pas de ses pouvoirs.

Son regard se posa sur ce visage orgueilleux et superbe, éclatant de force et de vie. Cet homme, elle l'avait aimé de tout son cœur, de toute son âme. L'amour l'avait embrasée d'enthousiasme, meurtrie des affres du chagrin.

Cet homme, elle l'avait anéanti.

L'amour ne compensait ni l'outrage ni le préjudice.

Il venait la chercher, ce farouche guerrier de

Northumbrie, non pour s'en faire aimer, mais pour en tirer vengeance.

Victime d'une éclatante trahison, il pouvait envisager une éclatante sanction, s'exempter de toute clémence. Alina ne solliciterait aucune indulgence, fût-ce au prix de sa vie.

Elle fit un pas en avant, pour se désolidariser plus nettement encore du groupe des témoins surpris et épouvantés qui s'écartaient d'elle et de son adversaire.

— Brand, dit-elle.

Le nom du terrible guerrier désignait dans la langue des Saxons le feu dévorant, le flamboiement d'un brasier.

Il suffit à l'inquiétant personnage d'esquisser un pas pour qu'un gémissement plaintif s'élève du groupe apeuré des spectateurs. Immobile et droite, Alina semblait leur assurer sa protection, malgré la simplicité de sa mise. A peine sortie du verger, elle ne portait qu'une tunique et un sarrau tachés de jus de pruneau, et des mèches sombres s'échappaient du voile de grosse toile qui aurait dû les contenir.

En simple guimpe de religieuse, Alina faisait face au plus valeureux, au plus intrépide des guerriers d'Angleterre, et de toutes les nations des îles.

— Vous ne m'avez pas oublié, constata-t-il.

Bien propre aux Anglais du Nord, cette ironie qui frappait à l'essentiel en ne faisant que le suggérer avait quelque chose de corrosif. Elle aurait pu tuer, aussi sûrement que la lame dont le fourreau pendait à sa ceinture. Sa main reposait nonchalamment sur la garde de ce glaive, qui semblait faire corps avec sa propre personne. Comment pouvait-il en être autrement ? Cette arme ne symbolisait-elle pas son destin ?

Il s'avança encore. Le rayon de soleil qu'il traversa fit flamboyer sa chevelure fauve, ses bracelets d'or, les métaux précieux de sa ceinture et de ses ornements. Emue par ce spectacle, Alina n'en croyait pas ses yeux.

Mais ils ne la trompaient pas. Luxe, pouvoir, richesses, celui qu'elle avait trahi était rentré en possession de tout ce dont elle l'avait indirectement dépouillé, non pas à son profit, mais en raison de sa seule existence.

— Vous semblez surprise, dit-il.

— En vérité, vous me voyez stupéfaite.

Alina était parvenue à articuler nettement, sur le ton de la conversation mondaine. Parviendrait-elle longtemps encore à feindre cette maîtrise de soi ?

Elle releva ses sourcils sombres comme elle le faisait jadis au palais de Craig Phadraig, chez son oncle, le roi des Pictes, lorsqu'il s'agissait de convaincre d'importuns vassaux du désagrément de leur présence. Une âme noble ne laisse transparaître aucune de ses émotions, c'est la loi de la vie.

Elle sourit, pour la simple raison qu'elle ressentait d'un coup l'impossibilité de parler davantage. Si elle prononçait le moindre mot, Brand entendrait la vibration de la terreur dans sa voix.

Il darda sur elle son regard fauve et doré.

— La stupéfaction ? Laissez-m'en l'avantage, je vous prie. Il n'est pas si fréquent de voir vivre ceux que nous savions morts.

Incontrôlable, l'émoi la fit sursauter. Elle crut voir dans les profondeurs lumineuses de ce regard farouche le reflet des ravages provoqués par la duperie dont elle s'était par nécessité rendue coupable. Ces ravages

semblaient cent fois plus grands, plus destructeurs qu'elle ne l'aurait cru, et d'une tout autre nature.

— Me voici donc en présence de la princesse des Pictes, de celle que l'on croyait disparue, persifla-t-il. A moins que je ne m'adresse à quelque phénix rené de ses cendres ?

Ses yeux semblaient s'embraser. Il l'avait crue victime d'un meurtre, il avait cru son corps dévoré par le feu. Elle s'était appliquée à lui donner des preuves de cette fin atroce. Ces précautions excluèrent jusqu'à l'hypothèse ou la tentation d'une recherche. Sans doute Brand avait-il agi, ainsi le voulait son tempérament, sous l'effet d'une pulsion soudaine, ou d'une prescience magique.

— Je suis renée de mes cendres, en effet, j'accepte le terme, répondit-elle d'une voix qui s'enrouait, mais avec la hauteur dédaigneuse qui s'assortissait à l'expression de son visage. Vous vous trouvez dans le même cas, ce me semble.

Elle observa avec insistance la tenue de son visiteur, sa tunique d'un bleu profond bordée de passements dorés, le tissu sombre de ses braies, le cuir solide de ses socques. Sa tenue s'ornait de pourpre et des bracelets d'or encerclaient ses bras. Il portait de quoi racheter toutes les terres et tous les biens du modeste couvent.

Alina évitait de le regarder dans les yeux, pour l'empêcher de lire dans les siens ce qu'elle tenait à lui dissimuler. Il ne fallait pas qu'il sache quelle terreur il suscitait en elle. Lorsqu'il leva la main à mi-hauteur, ses bracelets s'entrechoquèrent.

— Eh bien, le passé récent serait-il aboli ?

— Il l'est en effet, dit-elle en redressant la tête.

Les yeux de Brand étincelèrent d'un tel éclat que ses

bracelets, que les ornements d'or incrustés à sa ceinture, à la garde de son épée, semblèrent par comparaison prendre la teinte grisâtre du plomb. Ils semblaient s'éteindre, comme estompés par la lueur vivante de son regard, lumineux comme un rai de soleil qui en traversant une loupe d'ambre exalte sa puissance, en ruisseau de feu.

— Vraiment ? Voilà qui mérite d'être vérifié, ne le pensez-vous pas ?

— En aucune façon, répondit-elle en détournant les yeux. Il ne reste rien du passé. Il est bel et bien aboli. De quoi voulez-vous que je me souviene ? De ma fuite ? De ma ruine ? De mon anéantissement ?

— Le souvenir de ces accidents reste vivace dans mon esprit, affirma-t-il en s'approchant encore.

Tout en lui respirait la puissance : ses larges épaules, ses mains aguerries par les combats, sa carrure de héros d'épopée. Sa force inspirait la peur. La splendeur de sa parure éblouissait.

La lumière intense de son regard suscitait une telle fascination qu'elle focalisait à elle seule l'attention, anéantissant toute résistance, toute réflexion.

Nul ne pouvait soutenir l'intensité de ce regard. Du groupe des témoins épouvantés s'élevait comme une rumeur, un murmure inarticulé de terreur superstitieuse.

Fascinée elle aussi, Alina ne voyait ni l'aumônier, ni l'abbesse, ni les couventines de cette communauté du Wessex qui l'avait accueillie. Elle les imaginait, plaqués aux parois de la salle, éperdus d'étonnement et d'incompréhension.

Elle tenta de prendre une profonde inspiration, et sa gorge desséchée s'irrita. La parole lui semblait déniée, elle ne disposait d'aucun mot pour formuler la vérité :

elle n'avait jamais cessé de l'aimer. C'est pour cela qu'elle l'avait abandonné.

— Brand... Brand...

Son nom, le seul son qu'elle ait pu articuler, et qu'elle répétait, comme on répète une incantation qui peut-être s'avérera mortelle.

Il fit halte, proche à la toucher mais sans établir un véritable contact. Jamais plus elle ne l'éprouverait, cette effrayante et magique sensation, l'effleurement de leurs peaux. Tout son corps l'espérait cependant, en cet instant même, comme transpercé par l'aiguillon du désir. Rien ne demeurait plus en elle, ni les mots ni les échos du nom qu'elle venait de prononcer dans un souffle. Son esprit s'était consumé.

Il était si grand qu'elle se trouvait contrainte de lever la tête pour apercevoir son visage, comme elle l'avait toujours fait. Elle s'en souvenait. Son cœur n'avait rien oublié. Tout ce que l'on pouvait savoir de Brand y demeurait inscrit. Elle s'était contrainte à enfouir au plus profond d'elle-même ce trésor, parce que seuls leurs souvenirs communs, la nostalgie de sa présence l'avaient préservée de la démence, au cours de l'exil qu'elle s'était volontairement imposé. Il en était ainsi. Dès leur première rencontre dans la riche demeure royale des rois de Northumbrie, à Bamburgh, sa prison, elle avait vu dans ce visage de la lumière.

La lumière y brillait encore à présent. La lumière et le feu. Dans les temps anciens ce feu l'avait embrasée, avait porté sa chaleur jusqu'au plus profond d'elle-même, dans ces lieux secrets dont l'existence l'avait surprise. Fallait-il qu'une princesse de son rang soit si semblable aux autres femmes ?

Et voilà que cette ardeur l'embrasait de nouveau aujourd'hui, si puissamment que l'atmosphère en était consumée autour d'elle, et que l'air lui manquait.

C'est pour cela que son esprit s'égarait, que sa conscience la fuyait, comme pour se perdre et la faire défailir.

— Nous n'avons plus rien à nous dire...

Les quelques mots qu'elle venait de balbutier soulevèrent une telle réaction chez les témoins muets qu'elle se retourna pour les observer. Blêmes et terrifiés, ils faisaient crisser la paille qui garnissait le sol de terre en la piétinant, comme des animaux inquiets, et n'avaient d'yeux que pour l'étrange couple qu'elle formait avec Brand. Leur ressemblait-elle, dans ce costume d'emprunt, ses joues étaient-elles aussi pâles, ses yeux aussi écarquillés par la désespérance ?

Au mouvement qu'elle venait de faire, Athelbrand, prince de Bernicie, sembla prendre soudain conscience de la présence des spectateurs.

— Sortez ! Sortez à l'instant ! hurla-t-il. Laissez-moi seul avec elle !

Il y eut comme un flottement. Alina put s'imaginer un instant que l'aumônier ou l'abbesse tenteraient de se rebeller, et de lui venir en aide, puisqu'ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire.

La main du guerrier s'abattit sur la poignée de sa longue épée, dont deux serpents enlacés ornaient la garde. On entendit le frottement inimitable et glaçant de l'acier affûté sur le cuir du fourreau, suivi du sifflement de la lame dans l'air.

— Dehors !

Humiliés et confus, les membres de la communauté

sortirent, l'air coupable, le dos rond. Une tenture se referma sur la dernière nonne.

Brand posa sa longue épée sur la table à tréteaux. A quoi bon s'en encombrer, en présence d'une faible femme ? Il s'appuya d'une épaule au mur, plus près d'Alina qu'elle ne l'aurait voulu. Elle pouvait apercevoir le mouvement un peu rapide de sa cage thoracique. Lorsqu'il prit une inspiration profonde, elle sut qu'il allait parler.

— Je vous retrouve enfin. La fille prodigue sera la bienvenue, Alina.

Il ne parlait plus le saxon, mais la langue natale d'Alina, le celte de l'Ouest, celui du royaume de Strath-Clota. Brand s'exprimait avec aisance dans cette langue, qui lui était étrangère, mais on n'aurait pu le confondre avec un Picte ou un Ecossais. Dans les années heureuses de son enfance, c'est avec cet accent qu'Alina avait entendu converser ses proches. Le celte ainsi parlé lui était comme une musique, assez enchanteresse pour ébranler ses résolutions les plus fortes. Brand avait-il l'intention de mettre en œuvre sa magie ?

— Je suis venu vous chercher, Alina.

Les mots qu'il prononçait, elle les entendait chaque nuit, dans ses rêves. Mais l'empire des songes n'est-il pas le refuge de ceux qui fuient le monde réel, et ses inflexibles lois ?

— Alina, insista-t-il, c'est pour vous que je me suis détourné de ma route. Je vais vous emmener avec moi.

Que de charme dans cette langue harmonieuse, dans ces mots qui évoquaient un bonheur à jamais perdu ! Elle ferma son esprit à leur magie, pour ne s'attacher qu'à leur signification.

— M'emmener où ?

— En Northumbrie. A Bamburgh.

Ces noms de lieux n'existaient pas en celte. Ils étaient anglais, comme lui. Comme lui, la province et la ville appartenaient à la Northumbrie, le royaume qui si souvent avait guerroyé contre celui des Pictes, dont elle était princesse.

— Il m'est impossible de vous accompagner, dit-elle en saxon. Pour moi, il n'est pas de retour. Il n'en est pas pour... il n'en est pas pour nous.

Elle avait trébuché sur ce dernier mot, ce mot si redoutable que jamais Alina n'aurait dû le prononcer, tant il impliquait d'amertume et de désespoir.

— Vous vous croyez encore sous la coupe de cet être vil à qui votre père dans sa folie a cru bon de vous soumettre, s'écria-t-il avec emportement. A Hungaric, le maudit, que l'enfer le garde !

Sans pouvoir s'en empêcher, Alina recula vivement en arrière. Ses mains, qu'elle dissimulait sous son sarrau d'emprunt, se crispèrent nerveusement, poings dérisoires. Son devoir de fille lui commandait de prendre le parti de Maol son père, quoi qu'il lui en coûtât.

— Mon père a conclu cette union légitime...

— Avec un assassin !

Elle sentit ses ongles s'enfoncer dans ses paumes.

— Mes fiançailles avec le cousin du roi Osred de Northumbrie ont été conclues dans l'intérêt bien compris de mon père...

— Belle excuse ! Vous vous êtes donc rendue complice de cet arrangement !

Décontenancée, Alina tressaillit, et tenta de se justifier.

— Maol mon père est prince des Pictes, et frère de

leur roi. Il leur doit protection contre... contre votre peuple. Mon pays subit les atteintes des Ecosseis au nord et à l'ouest, des Angles de Northumbrie au sud. Mon devoir me commandait de participer dans la mesure de mes moyens à cet apaisement.

— Votre devoir ? C'est donc la voix de la conscience qui vous a ramenée à Hungaric ?

Dans le regard d'Athelbrand scintillaient la douleur et le désespoir. Les pertes et les douleurs qu'il avait subies auraient pu le tuer, assurément. Rien de tel ne se reproduirait plus du fait d'Alina, elle se l'était promis.

Ce drame ne ferait plus de victime.

Alina s'en tiendrait là, en persistant dans sa résolution.

— La voix de ma conscience, en effet, affirma-t-elle sans faiblir.

Le regard doré de Brand s'enflamma d'un éclat farouche. Alina crut que son cœur en déroute allait jaillir de sa poitrine. Sous ses pieds incertains il lui sembla que le sol se soulevait, qu'il pouvait se dérober, l'engloutir. Elle invoqua mentalement les saints du ciel. Lui feraient-ils la grâce de la soutenir, en cet assaut inégal ?

— Dans le cas où mon devoir ne me serait pas apparu, je serais cependant revenue à Hungaric, eut-elle le courage de proclamer sans ciller le moins du monde. Non pas par respect des usages et des convenances, mais par choix personnel et délibéré.

Le menton relevé, elle le défiait. Il lui sembla que les murs allaient s'écrouler autour d'elle.

— J'ai eu tort de vous écouter lorsque vous m'avez convaincue de m'éloigner de lui, eut-elle la force de prétendre, tort de m'enfuir avec vous. C'est pour réparer ces torts que je vous ai abandonné. Je vous ai

fait croire à ma mort pour décourager vos recherches. L'acte irresponsable que nous avons commis ensemble fut une erreur, une folie, une faute...

Brand se laissait ordinairement gouverner par des impulsions soudaines. A force de provocations, il devait être aisé de le convaincre. Ivre de fureur, il la tuerait peut-être, ou l'abandonnerait là, par mépris.

— La raison m'est revenue, reprit-elle pour attiser son courroux. Je savais Hungaric disposé à me reprendre auprès de lui. Vous le saviez aussi, n'est-ce pas ?

Par son attitude arrogante, apprise de longue date, elle persistait à le défier avec effronterie. Mais si son visage se dressait agressivement vers celui de Brand, les pieds d'Alina l'entraînaient en arrière, comme pour lui échapper. A moins qu'elle ne veuille échapper au flot de mensonges que proféraient ses lèvres, et qui risquait de l'engloutir ? Elle n'aurait pu le préciser.

Comment pouvait-elle justifier son exil dans ce modeste couvent du Wessex ?

Brand accompagnait sa retraite hésitante, pas après pas, la serrant de si près qu'il lui interdisait toute liberté. Il y avait dans le feu de son regard quelque chose d'impitoyable.

— Je ne pense pas que vous ayez beaucoup à m'apprendre sur ce point, en effet, ironisa-t-il.

— Eh bien alors, je... Pour...

Comme étranglée, elle dut se taire. Son esprit battait la campagne. L'émotion créée par cette présence inattendue y jetait un désespérant désordre. Pourquoi Brand la poursuivait-il jusque dans cette humble retraite ? De quels événements avait-il connaissance ? Quels

mensonges lui apparaissaient-ils comme tels ? Desquels était-il dupe ?

Qui répondrait à ces questions ? D'un œil égaré, Alina observa distraitemment la longue épée, sur la table à tréteaux : la lame d'acier trempé, la poignée dorée, les serpents entrelacés qui constituaient la garde. Instrument de mort, instrument de vengeance.

De quelles vérités Brand était-il instruit ? Cette arme abandonnée, l'assurance qu'il manifestait donnèrent à Alina l'intuition d'un fait nouveau.

— Hungaric, vous l'avez trouvé, dit-elle en tentant de croiser son regard.

— Je l'ai trouvé, en effet. Qu'imaginait-il, ce scélérat ? Qu'une mission diplomatique dans le Sud le mettrait hors de ma portée ? Que je n'aurais pas le courage de le traquer jusqu'aux confins du Wessex, jusqu'ici ?

A ces mots Alina s'épouvanta.

— Jusqu'ici ? balbutia-t-elle.

— Comme vous savez bien l'art de feindre, hypocrite engeance ! Qu'avez-vous imaginé vous-même ? Qu'en venant le rejoindre en ces contrées lointaines, vous alliez échapper à mes recherches ? Que je ne découvrirais jamais votre retraite ?

Alina ouvrit la bouche et la referma, sans qu'un souffle ait franchi ses lèvres.

— Votre ignorance me confond tout autant que celle de votre amoureux, poursuivit cruellement Brand. Hungaric ne savait pas que sa mission avait pris fin en même temps que le règne et la vie du roi Osred, que l'enfer le reçoive. Il est demeuré muet de surprise en m'apercevant, tout comme vous, à cette heure.

Brand faisait erreur. Alina ne se trouvait pas seule-

ment frappée de surprise. C'est une terreur rétrospective qui l'épouvantait. Elle ne s'était enfuie aussi loin que possible que pour échapper au terrible Hungaric, sans savoir qu'il descendait lui aussi dans le Wessex. S'il avait connu son refuge, quel drame elle aurait vécu !

— Mais alors...

— Ne me posez pas de question inutile. Vous me voyez. Celui à qui vous a donnée votre père n'est pas là. Il est mort, parce que je l'ai tué. Vous regrettiez sans doute son manque d'empressement à venir vous rendre hommage en ce paisible lieu ? Je tiens à justifier son absence. Veuillez la pardonner, Alina, et sachez qu'elle est définitive.

Dans sa brutalité, cette révélation occultait toute réflexion. Mais Alina sentait naître dans son esprit un sentiment sans doute inconvenant en ce lieu consacré à la compassion et à la charité. Sans doute péchait-elle par égoïsme, mais quel soulagement, que la disparition de cette brute. Hungaric mort, jamais plus il ne la convoiterait, jamais plus...

Elle dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber, sous le regard attentif de Brand.

— Vous me semblez véritablement bouleversée, constata-t-il sans dissimuler son étonnement.

L'incompréhension se lisait sur son visage. Il ne comprenait pas la raison d'une émotion aussi violente, parce qu'il n'avait pas compris qu'en fuyant Hungaric Alina ne l'avait naturellement pas mis dans la confiance de son lieu de retraite.

L'occasion était trop belle. Pour maintenir son avantage, il suffisait à la fugitive de garder la tête froide.

L'explication s'imposerait d'elle-même. Elle avait choisi de se rendre dans le Wessex pour y rejoindre Hungaric.

— J'aurais dû prévoir la violence de votre réaction, reprit Brand avec amertume.

La brutale âpreté de son intonation, la colère qu'elle exprimait avaient de quoi serrer le cœur le plus endurci. Pour le remercier de son irritation, de sa tristesse, Alina se serait volontiers jetée dans l'instant entre ses bras pour l'entendre encore, pour éprouver sa chaleur, au risque de sa vie.

Le cauchemar de terreur et de dégoût qu'elle avait vécu dès le moment où son regard avait croisé le regard bestial du monstre auquel on l'avait officiellement fiancée venait de prendre fin. Ivre de soulagement, elle respirait trop fort, par à-coups.

Nul autre que Brand ne pouvait lui apporter la délivrance, l'emporter sur sa peur.

— Alina...

Il allait poser la main sur son bras, sur son épaule peut-être, elle le pressentit au déplacement de son anneau d'or, l'insigne de sa dignité. Le symbole de privilèges dont elle ne jouissait plus. Elle se déroba vivement, avant que la main de Brand ait pu l'atteindre. Elle avait agi d'instinct, si vite que l'esquive était imparable. Il ne fallait pas que sa noble main entre en contact avec la chair impure d'une coupable. Elle n'était pas digne de lui.

— Ne vous inquiétez pas, je vais me remettre, je vais me remettre tout à fait, balbutia-t-elle. C'est l'émotion, voyez-vous. Je ne savais pas... Comment...

Elle déglutit péniblement. Les mots convenables à la question qu'elle voulait formuler, elle ne les trouvait pas. Ils n'existaient pas sans doute. Comment une femme

peut-elle demander à l'homme qu'elle aime dans quelles circonstances il s'est trouvé amené à tuer la bête brute à laquelle elle a été offerte, ou plutôt vendue ?

Mais il fallait qu'elle sache.

— Comment...

— Vous voulez savoir comment je l'ai tué ?

— Oui. Je veux savoir comment, en quelles circonstances vous...

Elle se retint de dire : « vous m'avez délivrée de son existence ».

Elle se raidit, prête à l'entendre, mais dans ce mouvement elle croisa son regard, plus lumineux, plus dense, que de l'or en fusion. Un regard qui la brûlait, qui la purifiait de toute amertume, de toute désespérance.

Mais la magie de l'instant se rompit aussitôt qu'écluse. Dans les ténèbres de leur malédiction, aucune lueur, aucune communication ne pouvait s'établir.

Jamais Alina n'avait désiré qu'il en fût ainsi, bien au contraire. Mais la vie nous emporte, à son gré.

— Eh bien, je vous dirai comment Hungaric est mort. Je vous le dirai une autre fois, voulez-vous, et ailleurs. Venez. Le temps nous presse.

— Le temps ?

Celui qui venait d'apparaître à Alina, comme dans un rêve, quitta l'appui de la muraille et se déplaça en souplesse, non plus nonchalant, mais actif et guerrier.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Il nous faut des jours et des jours, pour atteindre Bamburgh.

— Bamburgh ? Vous voudriez me ramener en Northumbrie ? Je n'y ai pas ma place. Hungaric a cessé de vivre. C'est... Tout est fini, à présent.

— Tout est fini, dites-vous. Tout serait fini, entre nous ? Pas encore, détrompez-vous.

En prononçant ces mots, il s'appuyait des deux mains au mur, de part et d'autre de son corps, si bien qu'il tenait Alina prisonnière, de toute sa masse et de toute sa hauteur.

Il attendait d'exercer sa vengeance. Le cœur battant, Alina observait de près sa carrure, et l'ampleur de ses muscles.

Elle voyait aussi ses yeux. Elle ne devait voir que ses yeux, à l'exclusion de tout le reste. Jamais Brand ne lui avait fait de mal.

Mais depuis lors, Alina s'était rendue responsable d'une mort qui le frappait cruellement.

— Vous ne m'emmènerez pas. Vous n'en avez pas le droit.

— Comme votre mémoire est courte !

Elle tressaillit, piquée au vif. Brand demeura impassible. Il n'était plus le même. Rien ne subsistait du garçon rieur et primesautier, plein d'optimisme et d'allant, qui avait naguère exercé sur elle sa séduction. Il était capable de compassion, à cette époque.

A présent, il semblait la déshabiller du regard, la dépouiller de ses pauvres atours conventuels pour scruter sa chair, sa peau, si intensément qu'Alina en éprouvait comme une brûlure. Ce regard n'exprimait plus la tendresse amoureuse, mais la férocité d'un rapace.

Guerrier d'une stature exceptionnelle, il disposait d'une puissance si absolue qu'il pouvait réaliser le plus extravagant de ses caprices. Alina ne l'ignorait pas. Elle n'en attendait aucune pitié. Pourquoi aurait-il manifesté de l'indulgence ?

Elle soutint son regard, en tentant de mettre de l'ordre dans ses pensées, de trouver les mots qui convenaient en semblable circonstance.

— Puisque Hungaric est mort, tout est consommé, dit-elle. Nous n'avons plus rien à nous dire. Vous n'avez aucune raison de rechercher ma compagnie...

— Quelle piètre idée vous vous faites de moi !

Les muscles faits pour tuer se déplacèrent un peu, la main de Brand changea de position. L'expression de son visage se fit implacable.

Ses doigts puissants serraient le bras d'Alina aussi étroitement que l'aurait fait un anneau d'acier trempé. Elle ne pourrait s'en délivrer.

— Je refuse de vous accompagner, reedit-elle avec entêtement.

Le corps fragile et léger d'Alina se trouva étroitement serré contre celui de Brand. Cette proximité, cette intimité, elle les avait déjà connues. Elle s'était déjà familiarisée avec l'extrême disparité de leurs forces, sans mesurer véritablement l'extravagance de celle de Brand.

Il disposait d'un corps prodigieux. Elle s'étonnait de la puissance de sa respiration, dont le souffle venait mourir sur la chair délicate de son cou, comme pour parodier les soupirs amoureux dont jadis il se plaisait à lui caresser le visage. Ce souffle exprimait à présent la fureur, la volonté de toute-puissance et de domination. C'était le souffle du feu intérieur, du brasier qui brûlait en lui.

Il la serrait trop fort, lui faisait mal au bras, sans le vouloir, sans doute, tant la rage l'enflammait.

Alina se mordit la lèvre. Elle refusait de se plaindre. Mais soudain Brand dut prendre conscience de sa

douleur, car il relâcha sa prise, si rapidement qu'elle serait tombée, s'il ne l'avait retenue, tout contre lui. Bien qu'il la maintînt sans la meurtrir, elle sut qu'elle n'échapperait pas à cette étreinte. Elle n'avait d'autre arme que les mots.

— Ne me contraignez pas à vous suivre, dit-elle en haussant le ton.

Ils respiraient l'un et l'autre le même air. Comme intoxiquée par sa présence trop proche, Alina sentait sa volonté se diluer, ses sensations se confondre.

— Vous désirez vraiment demeurer confinée en ce lieu ?

Elle releva la tête. De sa guimpe incommode, froissée et déplacée par le bras de Brand, s'échappait une épaisse mèche de cheveux enchevêtrés. Non pas de cheveux blonds, comme ceux des Saxons, mais de cheveux noirs, assombris encore par la blancheur du linge.

Réduite à l'impuissance, elle ne pouvait pas même se déplacer.

Elle vit le regard de Brand se poser sur cette mèche qui par respect des bienséances aurait dû demeurer cachée. L'éclat de ses yeux n'exprimait plus seulement l'irritation. Il prenait une tout autre nuance, qui pouvait inspirer la peur. Cette peur, Alina l'éprouvait.

La fièvre particulière qui de toute évidence échauffait le sang de Brand, elle, Alina, la ressentait aussi, à sa façon, comme à chacune de leurs rencontres. Elle s'éveillait spontanément en elle, violente et incontrôlable.

Ce réflexe, Brand ne l'ignorait pas. Il la retrouvait, la reconnaissait telle qu'il l'avait connue, éprouvait pour elle un regain de désir. Ni l'un ni l'autre n'avait jamais

pu dissimuler leur inclination réciproque, souvent contre leur gré.

La main de Brand parcourut le bras d'Alina.

Ce mouvement semblait aussi incertain, aussi peu contrôlé que sa respiration, mais sa force, qui dominait tout, ne l'avait pas abandonné. Il allait lui prendre la main, effleurer son corps, comme si...

D'un geste sec, elle voulut se détacher de lui, mais n'en eut pas le loisir. Le saisissant au vol, il encerclait son poignet frêle.

— Nous avons fait nos choix, Alina. Il nous faut les assumer.

La main d'Alina disparut dans celle de Brand, comme engloutie par elle et brûlante de sa chaleur. Les doigts du guerrier s'étaient solidement refermés sur la chair de la jeune femme, mais leur étreinte était si tendre !

Désarmée, exténuée par cette lénifiante sensation, Alina s'abattit en avant contre le corps de Brand. Elle serait tombée s'il ne l'eût retenue en la prenant sous les bras, avec une délicatesse qui n'appartenait qu'à lui. A ce contact elle défaillit, le cœur si attendri qu'elle crut fondre en lui, sans recours.

Il la prit par la taille et la souleva, si aisément qu'elle eut l'impression de flotter en l'air, libérée de toute pesanteur. Les mains de Brand étaient tièdes, sa force invincible. Jamais il ne l'abandonnerait, jamais il ne cesserait de la secourir, comme il l'avait toujours fait. Alina n'avait jamais pu mettre sa confiance qu'en lui, qu'en ses attentions, qu'en sa force, en son chaleureux enthousiasme, qui seuls lui permettaient de faire face, envers et contre tout.

Pour résister à la tentation d'une pareille rédemption, elle devait se tenir sur ses gardes.

— Avez-vous eu peur ? N'avez-vous pas supporté la pensée de partager mon exil ? Est-ce pour cette raison que vous avez décidé de vous retirer dans le Sud ?

Quelle séduction dans cette voix, qui ne frémissait plus de colère. La voix de Brand. Dans la noblesse de son cœur, il saurait si bien la comprendre !

Comme il serait facile de dire oui. Elle s'était effrayée de tout, et même de la passion qui la jetait vers lui.

Dans le refuge que lui offraient les bras de Brand, il suffisait à Alina de reconnaître la réalité de ses craintes, et peut-être lui pardonnerait-il. Peut-être cet aveu lui permettrait-il d'accéder à l'éclatante lumière dans laquelle il vivait à présent. Cette lumière l'enveloppait, l'éblouissait. Des éclats de soleil brillaient dans sa chevelure, qui semblait les attirer et les retenir, sans pour autant le disputer au feu qui brillait dans son regard.

Des yeux comme ceux de Brand jouissaient d'une existence autonome, on ne pouvait les décrire autrement. Ils voyaient au-delà des choses. Ils reconnaissaient, ils accueillait toutes les passions, tous les espoirs, les médiocrités et les contradictions inhérentes à la nature humaine. Peut-être auraient-ils le pouvoir de comprendre cette autre peur, celle qu'Alina ne pouvait définir, faute de mots pour l'exprimer : la peur d'aimer, tout aussi forte que le désir d'aimer.

Parvenir à la conquête de ce consentement total, de cette acceptation sans réserve, ce serait recevoir la plus précieuse des offrandes, guérir d'un baume bienfaisant de mortelles blessures.

Entre les bras de Brand, en contemplation devant son

visage, elle pouvait s'imaginer qu'il accepterait de lui pardonner, de ne pas lui refuser ce don, bien qu'il lui fût à présent impossible de l'aimer. Était-elle d'ailleurs arrivée un jour à conquérir cet amour tant désiré ? Elle ne pouvait pas le croire.

Mais qu'advierait-il, si Brand parvenait à la comprendre, à lui pardonner ? Infiniment soucieux du point d'honneur, il se trouverait accablé d'un nouveau fardeau.

Jamais Alina ne lui imposerait cette charge.

Les ténèbres dont elle savait la présence, derrière l'éclat de ce regard lumineux, derrière sa puissance, elle les avait elle-même suscitées.

Elle le contempla encore, et ressentit jusqu'au plus profond sa chaleureuse générosité.

— J'avais peur, en effet, dit-elle avec une lenteur calculée, mais non pas de Hungaric. Je m'entendais bien avec lui, et je serais volontiers demeurée en sa compagnie. La véritable source de mes craintes n'est autre que la folie criminelle que j'ai commise en me compromettant avec vous.

Brand ne prononça aucun mot, n'esquissa aucun geste. Il se contenta de darder dans les yeux d'Alina un regard inquisiteur, qui glaçait le sang.

— Je...

Elle aurait voulu développer cette affirmation, pour se faire plus convaincante, mais y renonça, de peur d'en dire trop. Ne risquait-il pas de refuser de la croire ? Un regard aussi perçant ne risquait-il pas de s'avérer perspicace, et de déceler son mensonge ?

Il lui fallait trouver un argument décisif, un propos assez choquant pour balayer tout scepticisme, et assez

vraisemblable pour justifier sa présence dans une modeste communauté du Wessex.

— Je ne suis pas seulement descendue vers le Sud pour retrouver Hungaric, affirma-t-elle avec effronterie. Je voulais aussi éviter votre présence.

Le destin d'Alina se trouvait scellé. Les yeux de Brand ne se posaient plus sur elle, elle n'appartenait plus à son univers. Il n'était plus de rédemption, de sympathie, de pardon possible. Il ne restait plus que cette énergie effrayante, cette puissance que rien au monde ne pouvait contrôler, et qui l'emportait sur tout.

Brand demeura silencieux. Il se contenta de la déplacer, comme il aurait fait d'un mannequin, et de l'emmener vers la porte, en traînant un peu les pieds. Les chaussures solides qu'il portait laissaient des traces dans la paille qui jonchait la terre battue. Alina, entraînée sans espoir de résistance dans ses maigres atours, lui opposait son inertie sans le retarder le moins du monde.

Il fallait qu'elle lui livre combat.

C'est dans la révolte qu'elle exercerait la seule liberté qui lui restât. Il en allait de sa vie, son instinct de conservation lui dictait sa conduite.

D'une détente désespérée, celle d'un félin qui se libère d'un prédateur, elle échappa à sa prise, d'un mouvement si vif que sous le coup de l'étonnement il eut un mouvement de recul.

Elle se débattit si farouchement que le bras gauche de Brand heurta violemment le mur. Il laissa échapper une exclamation de colère, ou de douleur. De douleur, en effet. Elle n'avait pas voulu lui infliger cette souffrance. Mais il s'agissait d'une action nécessaire, qui

excluait tout attermoiement. D'une révolte nécessaire à leur mutuelle sauvegarde.

Telle une panthère furieuse et folle, elle l'assaillit de nouveau, agrippa sauvagement le bras qu'elle venait de meurtrir, tenta d'atteindre la porte. Elle y parviendrait à force d'acharnement. Ses doigts atteignaient la barre de fermeture, s'épuisaient à la faire basculer.

Rapide comme l'éclair, la poigne de Brand s'abattit sur elle. Alina se débattit, le corps tordu, se heurta aux tréteaux de la table, où s'étendait la grande épée. L'épée... Elle l'atteignit à tâtons. Elle sentit sous sa main droite la garde ornée de serpents, sans atteindre la poignée. Elle ne pouvait, elle ne voulait manier cette arme meurtrière. Mais elle ne pouvait non plus renoncer au combat.

De ce combat dépendait non pas sa propre sauvegarde, mais celle de Brand.

Elle parvint à soulever la lame, qui lui parut immensément longue, d'autant que ses mouvements se trouvaient embarrassés par la présence d'un banc de bois. Inerte et pesante, la lame refusait de se soumettre à ses efforts. De désespoir, Alina se mit à hurler.

— Ne me touchez pas, lâchez-moi !

Protestation vaine et impuissante. Que valent les mots, lorsqu'on ne peut manier une arme ?

— Lâchez cette lame, malheureuse, reposez-la. Vous allez vous blesser !

Elle n'avait cure de se blesser, mais ne voulait faire à Brand aucun mal. Elle se jeta vers la porte, en déséquilibre, les pieds mal assurés dans des socques de bois. De l'épaule et du bras elle heurta le mur, tituba et chut à la renverse, pendant que l'épée un instant dressée se

retournait et traversait l'air en sifflant, tombait, tombait vers elle. Alina ne voyait plus que la pointe d'acier dardée vers son visage.

Les guerriers ne meurent pas autrement, songea-t-elle fugitivement. Un éclair d'acier imparable, le dernier.

Un coup violent lui frappa l'épaule, la projeta sur le côté. Tout près de son oreille, l'épée s'enfonça avec un bruit sourd dans la terre battue.

Ce fut alors le silence. Un silence profond, absolu. Aucun mouvement, que celui de ses doigts, de ses membres, dont elle faisait jouer tour à tour chacun des muscles, pour en vérifier le fonctionnement. Dolente, étourdie, elle n'était pas blessée, pas vraiment. Mais une étrange sensation l'effrayait. Autour d'elle, la vie semblait s'être arrêtée. Elle parvint à se relever très vite, en souplesse, confirmant ainsi le bon fonctionnement de son corps.

Elle vit du sang. Un mince ruisseau de sang sourdait des tissus coûteux mais froissés qui s'amoncelaient contre la muraille, recouvrant la masse d'une silhouette écroulée.



HELEN KIRKMAN

La princesse celte

Royaume de Northumbrie. An de grâce 716.

Athelbrand le Saxon s'avança. Son regard capta celui de la femme qui lui faisait face, et sa main se crispa sur la garde de son glaive. Alina était aussi belle que dans son souvenir... Dès leur première rencontre, la princesse celte l'avait fasciné. Jamais créature aussi captivante n'avait pénétré dans la salle d'apparat du palais des rois de Northumbrie. Son visage semblait celui d'un ange, mais sa chevelure et ses yeux noirs évoquaient le mystère de la nuit, la violence de la passion. La révolte, aussi. Comment aurait-il pu en être autrement quand, pour assurer le salut du peuple celte, son propre père l'avait fiancée de force ? Alors, lui, Athelbrand, avait voulu la sauver. Pour la libérer des chaînes de la fatalité, il avait sacrifié sa fortune afin de racheter sa dot - en vain, car, sitôt libre, Alina l'avait trahi. Mais à présent, rétabli dans ses droits, il était venu chercher son dû. L'heure de la vengeance avait sonné...

ROMAN RÉÉDITÉ - 7,90 €

De janvier à juin 2019



9 782280 421317

2019.01.75.9125.0
CANADA : 13,99 \$